

# MORT SUR MESURE

L'après-midi d'une journée glaciale de février. J'avais alors dérogé à une habitude de plusieurs années et m'étais rendu à mon lieu de travail au milieu de la journée. Le soleil, encore haut dans le ciel, aveuglait les nombreux piétons qui, comme moi, avaient jugé plus prudent d'éviter les transports publics. L'atmosphère dans la rue était lourde et les passants affichaient des airs inquiets et préoccupés. Tous, sauf moi. À leur grand dam, je constituais l'exception car j'étais immunisé contre le pessimisme collectif qui affligeait notre société et je ne manquais pas une occasion de dédier un sourire ricaneur aux airs bêtes qui me croisaient.

Oh, bien sûr, cette gaieté trop apparente me valait de nombreux regards noirs - parfois envieux - de la part des gens que je croisais. Il est vrai que mon attitude pouvait leur sembler bizarre, voire frustrante. Les arrêts de travail dégénéraient, les files d'attentes aux distributeurs de biens de consommation s'éternisaient et les carnages meurtriers sombraient dans la banalité. Les seules personnes qui pouvaient se permettre d'être heureux étaient les dirigeants du gouvernement, les banquiers, les criminels en puissance et leurs avocats. Évidemment, ce n'était pas mon cas. Tout au plus, j'exerçais une profession prospère et à l'écoute de mon époque.

Arrivé à mes locaux, situés au deuxième étage d'un bâtiment rénové, je m'étais attelé immédiatement à des tâches ennuyantes. Ma secrétaire bénéficiait d'un congé de maternité et j'avais sagement congédié sa remplaçante la semaine dernière: son incompétence, ses retards répétés et son indiscretion m'avaient fait perdre une partie de ma clientèle. C'était à se demander où elle avait pu puiser de si bonnes références. Probablement un coup de mes concurrents. La garce m'avait quitté en sabotant une partie de mes fichiers informatiques. Un cadeau d'adieu, en sorte. Heureusement, les dégâts n'étaient pas irréparables. Quelques heures de travail et tout rentrerait dans l'ordre.

Assis devant mon écran, je ressentais une impression bizarre. Depuis des années, je travaillais la nuit et me reposais le jour. L'éclairage naturel me rendait mal à l'aise, les particules de poussière en suspension m'étouffaient. Pour pallier ces inconvénients, je me

levai pour fermer les rideaux et me retrouver ainsi dans un environnement plus familier. L'énorme globe rougeâtre disparu, la pièce sombra dans une noirceur relative, ce qui soulagea mon inconfort.

Des noms défilaient à quelques centimètres sous mes yeux, des statistiques précieuses s'y ajoutaient, vides de sens pour le commun des mortels. Nawa Radja, 38 ans, célibataire, revenu annuel de 19 000 sols, visite à son psychanalyste 3 fois par année; Rémi Corda, ingénieur au chômage, divorcé depuis 4 ans et payant une pension alimentaire de 700 sols par mois. Sa visite remontait à 3 mois déjà; Chelsia Braol, décédée le 15 juillet, détient un compte en souffrance de 8 000 sols...

J'étais rivé à ces données lorsque soudain, quelqu'un frappa à la porte. Au début, je n'eus aucune réaction, tellement ce son me semblait incongru. Quel être pouvait bien frapper à la porte de mon entreprise au beau milieu de l'après-midi?

Le même son se répéta, plus accentué. Cette fois, les ondes sonores me martelèrent et me sortirent de mon apathie. Un visiteur! Et pressé, par surcroît. Suffisamment désespéré pour tenter sa chance en dehors des heures usuelles d'ouverture.

- Entrez, criais-je assis derrière mon bureau.

La porte s'ouvrit dans un grincement familier. Un homme se glissa dans l'ouverture: de taille moyenne, bien constitué, il était vêtu de vêtements soignés et affichait l'expression d'un homme ayant de lourdes responsabilités, mais ne pouvant plus supporter cette pression. Le visiteur répondit à mon examen par un sourire désabusé.

Un peu décontenancé par cette visite à une heure si peu habituelle, je lui désignai une chaise tout en lui marmonnant une brève phrase de bienvenue.

L'homme s'exécuta en silence, puis ferma les yeux quelques secondes. J'attendis patiemment, respectant ce moment de réflexion. Tôt ou tard, l'homme allait se libérer de son mutisme.

- J'ai besoin de votre aide. Je désire mourir.

J'éprouvai une légère déception: phrase banale, presque un cliché. Depuis près de quinze ans, de nombreuses personnes se succédaient dans ce bureau et débitaient inlassablement la même demande. Certains ajoutaient plus d'intensité dans leur voix, tremblaient ou bien vous regardaient directement dans les yeux. Pas celui-ci. Bref, un pauvre type.

- Très heureux pour vous, répondis-je d'une voix encourageante. Le goût de la mort est en soi une pulsion fort honorable.

Cette réplique, pourtant routinière, rendit mon visiteur mal à l'aise. L'homme inclina la tête et fixa ses chaussures. Un conflit intérieur semblait l'animer. Il demanda en faisant preuve d'une timidité excessive:

- Vous trouvez ce goût pour la mort normal?  
- Bien sûr. Moi-même je suis tenté d'en finir à l'occasion, mais je n'ai pu encore mettre mes projets à exécution... Vous avez pensé au suicide?

Un tremblement agita son corps. Son regard se brouilla et il rougit.

- Non, échappa-t-il d'une voix misérable. Je ne sais pas comment mettre fin à mes jours. Tout ce que j'ai imaginé est d'un ennui mortel. Je suis désespéré.

Sur ces mots, le visiteur sortit de son veston un hologramme d'un journal local et me la tendit d'une main hésitante. J'y jetai un bref regard pour la forme. Il s'agissait d'une section de la première page de l'imposante rubrique nécrologique du mortem-news. La photographie des restes d'un artiste bien connu figurait sur la page: c'était le créateur d'un appareil sensé être révolutionnaire qui avait décidé de passer à la postérité en expérimentant son invention devant les caméras de télévision. Le résultat fut, en toute modestie, assez bien réussi.

- J'ai cru comprendre que cet homme avait été conseillé par vous. Est-ce exact?

Une note d'espérance filtrait dans cette question, ce qui alluma ma fierté. Ça fait toujours plaisir d'être reconnu à sa juste valeur. Je ne pus m'empêcher de lui répondre avec une évidente satisfaction.

- En effet, c'était un de mes bons clients. Il m'avait commandé une mort publique unique et son souhait fut exaucé. Le plus difficile fut d'obtenir l'heure d'écoute désirée.

Je m'interrompis et lui jetai un regard complice:

- J'imagine que vous voulez quelque chose de semblable?

L'inconnu me répondit par l'affirmative.

Je hochai la tête et lui adressai un sourire compréhensif. J'ouvris un tiroir à ma droite et saisis un document composé d'une douzaine de feuilles. J'aurais pu l'envoyer à son attaché virtuel, mais le papier donnait un aspect plus solennel au processus. Je le tendis au visiteur.

- Vous avez eu raison de venir nous voir, nous pouvons vous aider. Les gens n'ont pas assez d'une vie pour se planifier une mort intéressante. Il faut donc confier cela à des spécialistes.

L'homme approuva tout en regardant le document. Il s'agissait en fait d'un long questionnaire servant à établir le profil du client. L'homme releva la tête, le regard interrogateur.

- Je dois vraiment répondre à tout cela?  
- Bien sûr. Il est essentiel de bien vous connaître pour vous aider efficacement.  
- Pourquoi me connaître? Tout ce que je vous demande est de me trouver une mort originale!

J'adoptai mon air le plus désapprobateur - en quinze ans de métier, je l'avais perfectionné- et l'inconnu s'enfonça dans son fauteuil, regrettant manifestement son excès d'humeur.

- Le choix de votre trépas doit être mûrement réfléchi. Vous devez comprendre que la mort est en quelque sorte l'aboutissement, la justification de l'existence. Nous voulons vous offrir la mort qui symbolisera le mieux votre passage sur Terre. Saisissez-vous bien l'importance de la mort monsieur... Monsieur?

- Samtron, Justin Samtron.

Samtron... Samtron ce nom avait une consonance familière à mes oreilles. Une conversation? Un communiqué à la télévision? Je n'arrivais pas à déterminer les circonstances. Inutile de s'y attarder. C'était probablement sans importance.

- La mort est un processus complexe, monsieur Samtron, voilà pourquoi vous devez remplir ce questionnaire. Nous l'étudierons attentivement et vous convoquerons dans les deux semaines suivant sa réception.

Un air légèrement dépité se peignit sur son visage. Comme tous les autres, il avait espéré obtenir une mort immédiate sans se préoccuper des conséquences, sans laisser son empreinte sur le monde. Quelle tristesse! Tu es poussière et retourneras poussière, proclament les écrits bibliques. Je ne suis pas entièrement d'accord; bien sûr, la matière corporelle se désagrège, mais l'essence même d'un individu peut demeurer indéfiniment dans la mémoire collective de l'humanité.

- Pou... Pourrais-je avoir un aperçu du genre de fin que l'agence pourrait me

proposer?

- Eh bien... Selon votre profil, nous pourrions vous conseiller de vous empaler sur une antenne, de vous enlever les deux reins ou de vous noyer dans un acide réfrigérant. Évidemment, ce ne sont que de vagues suggestions ne s'adaptant probablement pas à vos aspirations.

L'homme se leva, une lueur d'espoir dans les yeux. Je l'accompagnai jusqu'à la sortie. Avant de le laisser, je lui tapai légèrement l'épaule et lui dis d'un ton amical:

- Ne vous laissez pas abattre par cette formalité. La créativité est l'essence même du processus et elle demande du temps. Alors, répondez au questionnaire soigneusement et n'oubliez pas: la mort n'arrive qu'une fois. Il ne faut surtout pas la gâcher.

\* \* \* \* \*